

Dana Diminescu

Genèse d'une figure de migrant

Le migrant ne peut plus faire fonctionner la figure du déracinement de l'immigré. Il invente de nouvelles mobilités entre frontières et de nouvelles formes de lien très actifs qu'il conserve à distance. Cette présence connectée maintient de façon pregnante tous les liens avec le pays d'origine et se joue des contrôles. Et si la circulation était devenue une condition permanente et partagée ?

« Le paradoxe de la science de l'émigration est qu'elle serait une "science de l'absence" et des absents¹ ». Cette constatation qu'on doit au génie sensible d'Abdelmalek Sayad résume bien l'ethos de tout un siècle de littérature au sujet des migrations. J'ai voulu qu'elle serve d'entrée en matière à cet article, histoire de commencer, comme James Clifford le recommande, par un malaise. On peut dire, encore une fois, que ce malaise, c'est la modernité ethnographique² qui semble s'entraver dans une vision qui continue de séparer mobilités des migrants et mobilités des sédentaires, les trajectoires migratoires des parcours urbains, les circulations transnationales et les mouvements de proximité, etc.

Ce sentiment d'authenticité perdue et de modernité inachevée qu'Abdelmalek Sayad laisse entendre fut sans nul doute exact ; si cela reste encore de nos jours, il semble indiscutable que cette vision ne puisse pas rendre compte des transformations du rapport des migrants à l'espace et au lien. C'est dans une

¹ Sayad (Abdelmalek), « Le phénomène migratoire, une relation de domination », *Annuaire de l'Afrique du Nord*, XX, CNRS, 1981, p. 365-406, repris sous le titre « Une relation de domination » in Sayad (Abdelmalek), *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999, p. 173-198, citation p. 184.

² James Clifford, *Malaise dans la culture*, (1988, 1996 pour la traduction française), ENSBA, Paris.

perspective épistémologique différente que j'essaie d'approcher et comprendre la genèse d'une nouvelle figure de migrant. L'analyse proposée ici n'est qu'une introduction.

Qui est migrant ?

Les institutions concernées, mais aussi le monde de la recherche, recommandent la définition suivante du migrant international : toute personne qui change de pays de résidence habituelle, toute personne qui se déplace et traverse au moins une frontière. À la différence de l'immigré, qui arrive pour rester, le migrant est généralement conçu comme une personne en transit, qui vient seulement pour travailler, traverse nos territoires, nos villes et qui retourne à la maison ou repart ailleurs. Dans son schéma analytique minimal, son saisissement sociologique se résume à l'image d'une permanente rupture des lieux qui rattache l'individu à son milieu d'origine ainsi que la confrontation avec un mode de pensée de vie autre. Les géographes (Gildas Simon, 2002) considèrent que le concept de migrant (qu'il juxtapose à celui d'émigré ou d'immigré) est fondé sur un critère physique, celui du déplacement dans l'espace, et à ce titre il ne doit pas être confondu avec celui de l'étranger, fondé sur un critère juridique : « est l'étranger celui qui ne possède pas la nationalité du pays où il réside, qualité d'ailleurs soumise à évolution selon les politiques nationales d'accès à la nationalité ». Il ne doit être confondu ni avec le nomade qui par son mouvement assure la cohérence de sa culture et de son groupe qui se déplace avec lui (Joseph Isaac, 1984). Défini par rapport à et à l'opposé du sédentaire, il exclut d'emblée toute approche de la figure d'« enraciné ».

Qu'elle relève d'une problématique définie en termes de territoire, d'identité culturelle, ou d'intégration sociale et institutionnelle, la définition du migrant se concentre généralement sur une série de ruptures et d'oppositions inhérentes à son destin, ruptures constamment mises en avant comme un principe organisateur de toute une réflexion théorique sur les populations en mouvement : citoyen/étranger, mobile/immobile, ni là-bas/ni ici, absent/présent, au centre/à la marge etc. Or, il nous semble que cette manière de concevoir les déplacements des personnes est une simplification historiquement et sociologiquement abusive. Ces concepts tiennent difficilement dans un monde atteint par une mobilité généralisée et par une complexification sans précédent de la communication. La fracture générique entre migrant, étranger, immigrant, nomade et même sédentaire tend à s'estomper. Il n'y a jamais eu autant de gens, par le passé, capables

d'envisager comme allant de soi le fait qu'eux-mêmes ou leurs enfants seront sans doute conduits à vivre et travailler ailleurs que sur leur lieu de naissance. Des migrants qui, sous la couvert u re d'un visa touristique font le « commerce de valise », des touristes qui voyagent pour s'installer à la fin dans les pays de leurs vacances, des immigrés qui, après avoir eu accès à la nationalité, reprennent une forme de circulation, des jeunes cadres dynamiques, des fous voyageurs etc., tous sont censés, pour leur stabilité, jongler entre différentes mobilités.

Ils auraient été 75 millions de migrants en 1965, 105 millions en 1985 et on compte environ 150 millions de personnes déplacée en ce début du XXI^e siècle, soit 2,8 % de la population mondiale, dont un tiers de migration familiale, un tiers de migration de travail et un tiers de réfugiés. Observatoire international des migrations (OIM), *État de la migration dans le monde*, rapport 2001 et Nations Unis, *World Population Prospects, The 2000 Revision*, New York, 2001.

Cultures du lien et de la mobilité à la fois

Cette *culture de mobilité* est d'autant plus normalisée, renforcée et généralisée que l'environnement global des médias rapproche et donne l'image à un lointain facilement accessible. Ainsi l'éloge implicite que Simmel faisait de l'étranger et de l'exterritorialité en tant que héros et forme éponymes de la modemité³ et de la médiation, se généralise et se banalise. L'évolution des pratiques de communication — depuis les simples modalités « conversationnelles » où la communication supplée à l'absence jusqu'aux modalités « connectées » où les services entretiennent une forme de « présence » continue malgré la distance — a introduit le plus important changement dans la vie des migrants : la révolution a touché non seulement les pratiques migratoires — notamment l'activation des réseaux, l'organisation à distance — mais également le vécu de la mobilité.

Aujourd'hui les immigrants développent des réseaux, des activités, des « styles » de vie, et des idéologies qui lient leur pays d'origine au pays d'accueil et qui les ré-installent dans la mobilité.

L'usage du téléphone portable s'est généralisé parmi les sans-papiers. En effet, même si leur coordination nationale, dépourvue d'un local, répond toujours à un numéro de mobile et que l'organisation des manifestations se fait en activant les réseaux des cellulaires des déléguées des sans-papiers,

³George Simmel, « Dgressions sur l'étranger », (1908), in Yves Grafmeyer, Isaac Joseph (éds.), *L'Ecole de Chicago*, Paris, Aubier, 1984.

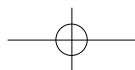


l'usage de l'équipement mobile est devenu une pratique courante chez les migrants, le numéro de portable faisant office d'adresse anonyme. « *Tous les migrants sans-papiers qui passent aujourd'hui à la permanence du Gisti laissent un numéro de téléphone portable* » explique P. M. de Gisti (note de terrain DD, 1999).

Enfin, les courants de réflexion sur le phénomène migratoire contemporain (et notamment les théories des réseaux transnationaux) s'accordent sur le fait que les migrants sont les acteurs d'une *culture de lien*, qu'ils ont eux-mêmes fondée et qu'ils entretiennent dans la mobilité. Auparavant latente, mais propre à tous les groupes qui se déplacent, cette culture du lien est devenue visible et très dynamique dès lors que les migrants ont commencé à utiliser massivement les nouvelles technologies de l'information et de la communication. Ainsi, aujourd'hui, il est de plus en plus difficile de voir considérer les migrations comme un mouvement entre deux communautés distinctes, appartenant à des lieux éloignés et marquées par des relations sociales indépendantes l'une de l'autre. Il est au contraire de plus en plus fréquent que les migrants parviennent à maintenir à distance et à activer quotidiennement des relations qui s'apparentent à des rapports de proximité. Le lien « virtuel » — par téléphone ou par mail — permet aujourd'hui, plus et mieux qu'avant, d'être présent à la famille, aux autres, à ce qui est en train de leur arriver, là bas, au pays ou ailleurs.

DD : et le téléphone portable ??

AA : si j'ai besoin d'un renseignement ou autre pour appeler, la première chose c'est le portable. Par exemple pour mon avocat, ou quelqu'un de la famille veut me joindre il m'appelle sur le portable, car je ne suis presque jamais à la maison. J'ai de la famille ici et là-bas, mais je n'utilise pas pour appeler là-bas car ça coûte trop cher, mais eux, par exemple si mon frère est à l'étranger ils peuvent me joindre sur le portable. Ils m'appellent très court et après moi je les rappelle, je vais dans une cabine ou dans un taxi phone et je les appelle. S'ils ont besoin d'argent ou autre. Ils m'appellent à peu près deux trois fois par mois. Vous savez j'ai une maison là-bas et ma famille s'occupe de la construction, c'est eux qui payent pour moi les cotisations, les charges. Et c'est moi qui leur envoie l'argent là-bas. [...] Avec l'argent gagné ici (en France n.n.) j'ai participé à la construction, et mes parents s'occupent pour la construction. Je peux dire que j'ai construit la maison par téléphone. Pour choisir, mes parents m'appellent et ils me disent « voilà il faut choisir la couleur de ci, de ça, cela a coûté tant, tu es d'accord pour ça... » [...] Moi je fais un plan à la main et j'envoie les plans par quelqu'un qui part là bas, et après ils vont là-bas chez un architecte qui va



faire le plan et après ils construisent d'après le plan. Ensuite ils construisent et ils filment et m'envoient des K7 vidéo. Je regarde les K7 et après je leur téléphone pour dire qu'il faudra plus faire ici ou ailleurs. Je leur dis aussi les couleurs, plus blanc, plus rouge... (entretien DD pour DB, 2004, avec AA, Tunisien, 34 ans, divorcé, arrivé en 1989 en France, Interview déroulée dans la salle informatique du Foyer Rue Voltaire, 9^e comité des Sans-Papiers).

Ainsi, l'analyse d'Abdemalek Sayad présentant l'expérience migratoire comme une « double absence » ne fait plus totalement sens aujourd'hui du fait de l'émergence d'un espace social de « présences » : les générations d'aujourd'hui, qui s'installent dans la mobilité, sont dotées d'une exceptionnelle capacité à actualiser en permanence le lien avec leur environnement d'origine, tout en établissant des contacts avec les sociétés des pays de destination. L'idée de « présence » est donc désormais moins physique, moins « topologique » mais plus active et affective, de même que l'idée d'absence se trouve implicitement modifiée par ces pratiques de communication et de co-existence à distance.

Les formes de partage sont transformées dans la pratique d'une « présence connectée » qui crée des nouvelles formes d'être ensemble. Le déraciné, en tant que figure paradigmatique du monde migrant, s'éloigne et fait place à une autre figure, encore mal définie, mais dont on sait qu'elle correspond à celle d'un migrant qui se déplace et fait appel à des alliances à l'extérieur de son groupe d'appartenance, sans pour autant se détacher de son réseau social d'origine.

« *Tous les soirs c'est Skype* — raconte A. D, 28 ans, du Sénégal, étudiant à l'Université de Toulouse, *j'appelle ma copine, mes cousins, et aussi ceux des États-Unis pas seulement de Sénégal, nous parlons tous ensemble des heures, « ça va mon cousin ? ça va.. » et comme ça toute la soirée, n'importe quoi, l'important c'est de rester ensemble...* » (note de terrain, DD, 2005).

Nouvelles formes de contrôle et nouvelles formes de contournement

Le migrant est aussi à l'origine d'une *culture de contrôle* qui s'étend, grâce aux technologies de l'information et de la communication, largement au-delà des territoires nationaux, et cela aussi bien dans sa variante *hard* (centre de rétention) que dans sa variante *soft* (surveillance électroniques des individus par des bases de données, comme c'est le cas du fichier des étrangers AGDREF ou le SIS). La « technologisation » du contrôle aux frontières a conduit à la transformation même de leur nature. D'une zone de barrière à une zone différenciée de filtrage électronique (zone seulement de ralentissement et non plus d'arrêt), les

frontières quittent aujourd'hui les cartes d'une géographie physique. Empruntant désormais la forme de fichiers, elles ont soudain fait leur apparition dans les différents consulats, dans les préfectures, sur l'ordinateur portable des agents de contrôle à côté d'un banal péage autoroutier, dans les banques de données de différentes compagnies de transport. Si l'on s'accorde avec Robert Sack qui soutient que le territoire fait sens sur le plan politique en tant que mode *decontrôle* sur les personnes, le processus ou les relations sociales, on peut avancer que ces nouvelles frontières informatiques, qui déploient une logique de réseau extraterritorial, élargissent, en effet, les territoires nationaux ou communautaires au-delà de leurs frontières d'État⁴.

« *Ils (la police de frontières n.n.) m'ont cherché sur l'écran, ils ne m'ont pas trouvé et je suis passé* », nous raconte un migrant roumain sur son entrée dans l'espace Schengen. Être absent sur l'écran, c'est être présent de l'autre côté.

Plus libre de géographie, on peut penser que le migrant connecté gagne en autonomie. Mais le passage de *l'habitat à l'habitèle*⁵, entraîne également la transformation du régime de *l'hospitalité*. Dans l'espace privé, c'est de moins en moins l'accueil qui est invoqué mais l'aide à l'accès. Pour un migrant, partager le carnet d'adresse de « mon Français », utiliser son compte pour héberger des chèques de paiement, acheter un téléphone mobile avec son aide, sont autant de preuves d'hospitalité que de pas vers l'intégration. Dans l'espace institutionnel, les organismes chargés de la gestion des étrangers deviennent de plus en plus des « e-administrations » : site d'accueil, fichiers d'enregistrement, carte aide au transport public, carte Vitale, carte d'identité à fonctions multiples (pouvant faire office également de carte bancaire, passeport), adresse électronique, etc.

⁴ Sack R, *Human Territoriality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p.19.

⁵ *L'habitèle*, concept introduit par Dominique Boullier, pour prendre en compte tous les supports et les terminaux portables et qui donnent accès à différents espaces et à différents services (de transport, bancaires, de circulation, de contrôle) et qui aujourd'hui traduit l'appropriation de notre environnement immédiat ou lointain. C'est la marque de la capacité que possèdent les humains à changer de peau et à l'étendre au-delà de la délimitation de leur corps individuel. (Dominique Boullier, *L'urbanité numérique*, L'Harmattan, Paris, 1999 p.43)

Aujourd'hui, l'administration électronique et particulièrement les systèmes d'identification biométrique, intéressent autant les pays d'accueil que les pays d'émigration. Si leur intérêt est convergent quand il s'agit de la sécurité publique et de lutter efficacement contre la fraude documentaire et informatique,

la constitution de bases de données à partir de « technologies propriétaires » peut avoir aussi des raisons différentes. Les pays de destination étudient ces techniques dans l'espoir de trouver un instrument de contrôle et de lutter contre la mondialisation des flux migratoires; les pays d'origine, conscients du profit économique et politique qu'ils peuvent tirer de leurs communautés transnationales, par l'introduction des cartes d'identité multifonctionnelles, tentent d'accroître leur influence géopolitique et d'accumuler le capital social et financier provenant de ses populations disséminées dans le monde.

Ce que nous retenons, c'est la continuité des services, qui est cherchée avec zèle aussi bien par les utilisateurs que par les prestataires. L'interconnectivité à toutes les échelles géographiques et fonctionnelles, bien qu'encore peu effective, est une utopie qui alimente la production de tout un patrimoine d'habitèles. Ces équipements tiennent un rôle important dans la construction de la localité mais aussi de la mobilité. La question d'appartenance est devenue intimement liée aux modes d'accès⁶.

L'habitèle, AA, Tunisien, 34 ans, divorcé, arrivé en 1989 en France, *Interview déroulé dans la salle informatique du Foyer Rue Voltaire, 9^e comité des Sans-Papiers*, entretien DD pour DB, 2004.

Inventaire d'objet d'accès :

Carte téléphone

Agenda/Carnets d'adresse

Diverses Clés

Clés appartement

Clés travail

Carte orange

Carte bancaire

Carte épargne

Téléphone portable

Permis de conduire : tunisien, pas valable en France

Actes d'identités parmi lesquels : passeport (jamais sur le porteur)

Carte et couverture sociale : l'AME (aide médicale de l'État)

Autres : cartes de visite avocat

Attestations diverses

Un alternationalisme ?

Étemel acteur de la célébration des passages, le migrant est invoqué toutes les fois qu'il est question de « tester » les transformations que

⁶ Il suffit de prendre comme exemple des services comme OWS-IDCarte, e-justice ou MoneySend.

notre société vit aux grandes époques de changement historique. Dans le monde migrant (études académiques, associations alternatives, politiques de gestion), on assiste, depuis plusieurs années, à l'émergence (jusqu'à l'inflation) d'un discours qui défend l'idée que les mouvements migratoires et leurs évolutions contemporaines et environnementales « sonnent » l'heure de la mondialisation et la fin de l'ordre national. Ce cliché est une interprétation simplifiée d'un courant de pensée dans lequel se retrouvent notamment tous les tenants du transnationalisme et de la circulation migratoire. Ceux-ci (Saskia Sassen, Arjun Appadurai, Alejandro Portes, Nina Glick Schiller, Alain Tarrius) ont lancé dans le courant des années 1990 une nouvelle critique qui cherche à démanteler les vieilles catégories d'appréhension du monde migrant et qui se résume (comme l'a bien montré Jonathan Friedman en 1999⁷) à une attaque contre une série de concepts prisonniers de l'optique nationale, et qui dénote la fermeture, la délimitation, l'homogénéité. Tous ces auteurs mettent l'accent sur le franchissement des frontières, de toutes les frontières et l'appartenance à des réseaux multiples. La mobilité transfrontalière et la conversion de réseaux sociaux, géographiquement éloignés, en relations productives et économiques efficaces, articulent un ensemble de valeurs et de pratiques (sorte de « capital du pauvre ») par lequel le migrant inaugure d'une part « la mondialisation par le bas » et d'autre part, paradoxalement le « nationalisme (ou plus précisément la construction de la nation) à distance » (Riva Kastoriano, 2002). Approcher deux univers identitaires différents, celui de la nation et celui de la mondialisation, les faire co-exister dans un seul destin, c'est peut-être expérimenter un nouvel avenir collectif.

En novembre 1992, une semaine après les attaques racistes à Mölln qui avait causé la mort de cinq personnes originaires de Turquie, un match de foot opposait Türkiye Sport (Ma Turquie sport), équipe berlinoise formée de jeunes issus de l'immigration turque, à une autre équipe locale formée « d'Allemands ». Après l'hymne national turc, tous ceux qui étaient présents sur le stade étaient invités à une minute de silence à la mémoire des victimes du racisme il y a une semaine, un mois ou un an. À peine le match commencé, les spectateurs, transis - tor à l'oreille, poussaient des cris qui ne correspondaient pas nécessairement au rythme du jeu qu'ils suivaient avec les yeux, mais réagissaient plutôt à qu'ils entendaient dans l'appareil : un autre match de foot qui lui avait lieu en Turquie. Les yeux sur le stade à Berlin, les oreilles à Istanbul, le « Turc de Berlin » était de fait présent sur les deux espaces en même temps, exprimant les mêmes émotions de victoire ou de défaite. Sa

⁷ Jonathan Friedmann, « Des racines et de (dé) routes : tropes pour trekker », in *L'Homme*, n° 156/oct-déc 200, p. 193



présence physique était de toute évidence la manifestation de sa solidarité vis-à-vis Türkiyem sport, alors qu'à travers le transistor il vivait la Turquie à Berlin. (Riva Kastoryano, Le Nationalisme transnational turc ou la redéfinition du nationalisme par les « turcs de l'extérieur »)

Conjuguant l'ensemble de ces réalités, la définition du migrant qui s'appuie sur différentes formes de rupture, considérées comme fondatrices et radicales, est mise en difficulté. En revanche un autre principe organisateur émerge : mobilité et connectivité forment désormais un ensemble de base dans la définition du migrant du XXI^e siècle. Ensemble, ils agissent comme un vecteur qui assure et conduit les lignes de continuité dans la vie des migrants et dans les rapports que ceux-ci entretiennent avec leur environnement d'origine, d'accueil ou parcouru. Hier : immigrer/émigrer et couper les racines ; aujourd'hui : circuler et garder le contact. Cette évolution semble marquer un nouvel âge dans l'histoire des migrations : l'âge du migrant connecté.

